VILLEPIN VEND SES TRÉSORS / MC CARTNEY SE CONFIE / RIFKIN

L'EXPRESS

L'EXPRESS

N° 3250 semaine du 16 au 22 octobre 2013

LEXPRESS.fr

Spécial 26 pages

NEW YORK

L'avant-garde

NATAN DVIR/POLARIS POUR L'EXPRESS

EXPRESS ROULANTA

NEW YORK

L'avant-garde

C'est une ville en perpétuelle renaissance qui s'apprête à élire le successeur du maire milliardaire Michael Bloomberg. Sous son règne, en douze ans, la cité traumatisée par le 11-Septembre est devenue plus sûre, plus belle, plus créative que jamais. De la scène musicale de Manhattan aux ateliers « arty » de Brooklyn ou aux start-ups de la Silicon Alley, regard sur la mégalopole qui réinvente l'art de vivre urbain.

Par **Philippe Coste**
Photos : **Natan Dvir/Polaris Images** pour L'Express

BUCOLIQUE Farniente dans le nouveau Brooklyn Bridge Park. L'espérance de vie des New-Yorkais a augmenté de trois ans depuis 2001; elle est aujourd'hui la plus longue des Etats-Unis.

NEW3250_052-061COVERouv.qxp_NEW3250_054-063COVERouv.qxp 14/10/13 11:46 Page 60

ATTRACTION Scène de la vie quotidienne sur Time Square. 52 millions de touristes ont visité la Grosse Pomme en 2012.

••• directeur, en 2011, à 31 ans, du Downtown Brooklyn Partnership. Tous ont été capables de sortir des sentiers battus. » Surtout pour renflouer la Mecque artistique après la terrible crise financière de 2008.

L'argent retiré des budgets publics est tout de même parvenu à New York, par le biais de fonds philanthropiques. Bloomberg a levé 200 millions de dollars par an pour rénover le Lincoln Center, subventionner Broadway, sauver la Brooklyn Academy of Music et le festival Shakespeare in the Park. L'année dernière, un « mystérieux donateur », qui n'était autre que « Bloomie » lui-même, a offert 42 millions pour garantir les loyers des ateliers d'artistes de la ville.

Une maternelle à 35 000 euros par an

La générosité des milliardaires trahirait-elle une mauvaise conscience new-yorkaise ? L'ère Bloomberg connaît aussi ses nombreux critiques. « J'ai parfois l'impression de vivre dans la cité du film *Demolition Man*. Impeccable, irréprochable, constellée à tous les coins de rue de distributeurs d'amendes pour punir ceux qui osent dire un gros mot, grince John Liu, candidat démocrate battu aux dernières primaires pour la municipale. Mais bourrée de problèmes dans ses profondeurs. »

MARY WITTENBERG : MARATHON WOMAN

DR

Cette jolie blonde de 51 ans fait courir le monde entier, non sans s'astreindre elle-même près de 80 kilomètres chaque semaine dans Central Park. Mary Wittenberg, patronne de New York Road Runners, l'association de joggers qui organise le plus célèbre des marathons de la planète, aurait pu briguer sa qualification aux Jeux olympiques, en 1988, si une blessure ne l'en avait empêché. Devenue avocate internationale d'une des plus prestigieuses lawfirm des Etats-Unis, cette bosseuse forcenée croyait retrouver une vie plus calme en optant pour l'univers non lucratif. Mais on ne se refait pas.
En quinze ans, dont six à la tête de Road Runners, Mary Wittenberg a mué la course de fond, et le marathon, en sport de « prime time » télévisé, obtenu, pour les femmes des primes égales à celles des hommes, et érigé l'association en véritable lobby de la remise en forme à l'appui de la campagne contre l'obésité de Michelle Obama. « Après l'ouragan Sandy, nous pensions aussi que notre rôle était de remonter le moral de la ville », confie-t-elle, toujours marquée par l'annulation de dernière minute du Marathon 2012. Cette année, New York est sur les starting blocks. ●

LE VRAI VISAGE DE « LADY LIBERTY »

Sarah Salmon.

Pour tous ceux qui croient que la statue de la Liberté n'a plus de secret à livrer, voici un livre inattendu, passionnant et susceptible de faire encore parler le monument le plus célèbre de New York (et des Etats-Unis). A l'origine de cette machine à remonter le temps, Nathalie Salmon entreprend un beau jour de confronter les récits familiaux entendus dans son enfance aux sources historiques vérifiables. De fil en aiguille, il s'avère, à travers une multiplicité de détails, que son ancêtre Adolphe Salmon, juif lorrain immigré aux Etats-Unis en 1861, a connu la fortune dans son pays d'adoption à travers la ruée vers l'Ouest. En 1871, Adolphe fait la connaissance de Frédéric Auguste Bartholdi, artiste déjà fameux en France et qui deviendra le sculpteur de la statue de la Liberté. Quatre ans plus tard, en visite à Paris, Adolphe et sa future épouse, Sarah, rencontrent Bartholdi dans son atelier, et c'est le choc. Le sculpteur tombe en arrêt devant les traits francs et le regard lumineux de Sarah. Cette dernière devient le modèle de la célébrissime femme de bronze – la confrontation des deux images est effectivement saisissante ! Un récit inédit, abondamment agrémenté d'illustrations inédites, une histoire incroyable – mais vraie. ●

***Lady Liberty I love you*, par Nathalie Salmon,** *avec le concours d'Alain Leroy. www.derameau.com*

Le premier tient aux inégalités effarantes d'une ville dans laquelle 1 % des administrés détiennent 40 % des revenus imposables. Malgré l'embellie sur le plan de l'emploi, même après la crise de 2008, dix années de renaissance de New York ont consacré le règne des nantis, et la grogne d'une classe moyenne boutée vers les confins de la métropole par la hausse des loyers. Quant aux pauvres… Si le fossé des revenus se creuse dans tout le pays, jamais, depuis la révolution industrielle, le contraste n'a été si visible entre les maîtres friqués de la ville et sa nébuleuse immigrante ou noire. Sur la 91e Rue, dans l'Upper West Side, une noria de Mercedes et de limousines déposent chaque matin des enfants devant l'école Trinity, où la maternelle est facturée 35 000 euros par an. Par une ironie new-yorkaise, la vénérable institution fait face à une école Head Start, au pied d'une cité HLM, interdite, elle, aux familles gagnant plus de 800 dollars par mois.

Accusé de n'avoir gouverné que pour les riches, et oublié les sans-logis, Bloomberg se défend, non sans raison, en rappelant qu'il a créé 180 000 logements à loyer modéré, augmenté de 6 % le parc immobilier, du Queens au Bronx, et créé des milliers d'emplois non qualifiés grâce à l'essor du tourisme. « Mais je ne demande qu'à accueillir tous les milliardaires de la planète, clamait-il en pleine période électorale. Ce 1 %-là paie aussi la moitié des impôts de la ville. » Il leur reste à s'entendre avec son successeur. ● **P. C.**

PUB

NEW3250_062-066COVERBushwick.qxp_NEW3250_064-067COVERBushwick.qxp 14/10/13 11:48 Page 62

Bushwick, repaire de la loft génération

Au cœur de Brooklyn, ce quartier destroy était voué au crime, au trafic et à la prostitution. Ses entrepôts transformés en lieux hypertendance abritent désormais la plus forte concentration d'artistes au monde. Une résurrection phénoménale.

Par **Axel Gyldén**

Avec ses cheveux au-delà des épaules et ses bras couverts de tatouages, Harley Courts, 28 ans, n'a pas vraiment le look d'un administrateur de biens tel qu'on se l'imagine. Pourtant, cet amateur de skateboard et de heavy metal est bien le patron de Nooklyn.com, une agence immobilière du quartier de Bushwick dont les bureaux ressemblent davantage à un garage rock'n'roll qu'à une PME en pleine expansion. Sa philosophie du business ? « C'est simple, répond-il, très cool. Nous sommes là pour trouver des lofts et des apparts à des clients – essentiellement des artistes, des musiciens et d'autres créatifs – qui en ont marre de se faire baiser par des arnaqueurs. »

Mais Nooklyn a un secret : les 16 agents qui y travaillent (moyenne d'âge : 29 ans) ressemblent à leurs clients. Tous résident dans le quartier. Et tous sont également musiciens, artistes, photographes, designers, ou « *songwriters* » à temps partiel. Harley Courts et sa joyeuse bande de potes salariés vivent en symbiose avec la faune *arty* de Bushwick. « Nous organisons des apéros *happy hours* avec nos anciens locataires, et nous fréquentons nos clients dans les fêtes du quartier », raconte le patron de Nooklyn.

CONVIVIALITÉ
Chez Roberta's, la pizzeria bio de Bogart Street.

Depuis Times Square, il faut trente minutes pour atteindre Bushwick par la ligne L du *subway* (métro). On débarque alors dans Bogart Street au cœur de ce faubourg de Brooklyn dans un décor qui serait parfait pour le tournage d'une séquence course-poursuite automobile d'un film avec Steve McQueen ou Ryan Gosling. Usines désaffectées, fabriques abandonnées, terrains vagues traversés par d'anciennes voies de chemin de fer : l'ambiance de western postindustriel est irréelle. Les rues, toutes ornées de graffitis, semblent désertes, mais c'est une fausse impression : à l'intérieur des bâtiments fourmille un univers de créateurs, alternatifs et accueillants, installés dans des milliers d'ateliers, de galeries d'art et de lofts. Sur Troutman Street, une vaste friche industrielle abrite, par exemple, 300 ateliers d'artistes répartis sur quatre étages. Et ce n'est qu'un exemple.

Il n'y a pas si longtemps, la seule évocation de « Bushwick » faisait frissonner : c'était le no man's land le plus dangereux de New York, bien davantage que le Bronx ou le West Side de Manhattan. « En 1973, trois jours d'émeutes ont débouché sur le plus grand incendie qu'ait connu New York jusqu'au 11 Septembre », se souvient la galeriste et artiste Deborah Brown. Par la suite, le quartier a été abandonné aux dealers de crack et aux putes, au crime et au vice. Plus tard, dans les années 1990, sont arrivés les latinos, suffisamment rodés à la délinquance en milieu urbain pour trouver l'endroit vivable.

Un univers de créateurs installés dans des milliers d'ateliers

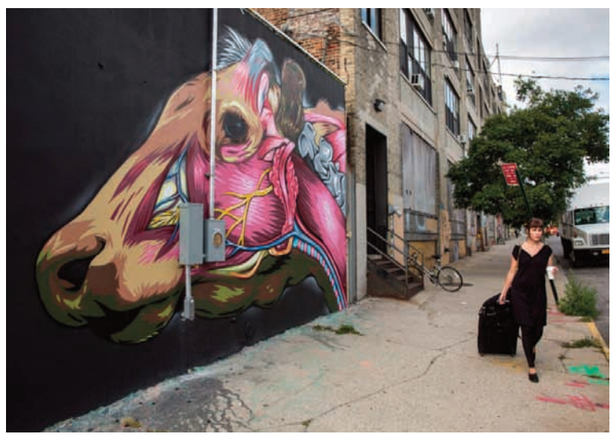
Les artistes plasticiens sont plus nombreux que les ouvriers latinos, partis ailleurs

« Aujourd'hui, la criminalité n'est qu'un souvenir et, sur 5 kilomètres carrés, Bushwick abrite la plus forte concentration d'artistes au monde », se réjouit Dennis Elliot, directeur de la très réputée résidence d'artistes internationaux, l'ISCP. Cette villa Médicis en plus trash a élu domicile ici voilà cinq ans, dans une ancienne usine située à proximité d'une casse automobile et du Pumps (Escarpins), un improbable club de strip-tease.

A Bushwick, les pionniers ont débarqué voilà huit ans. Mais, depuis deux ans, c'est la ruée. Aux artistes qui fuient la hausse de l'immobilier et l'embourgeoisement de Williamsburg (également à Brooklyn, mais plus près de Manhattan) s'ajoutent maintenant les jeunes diplômés du Pratt Institute (architecture, design, beaux-arts) et des créatifs venus des Etats-Unis tout entiers. C'est la nouvelle frontière. Les artistes plasticiens sont maintenant plus nombreux que les ouvriers latinos, partis voir ailleurs. Et le quartier se transforme à vue d'œil : de nouveaux bars, des restaurants, une épicerie bio, un caviste, un club de yoga ont récemment ouvert leurs portes. ●●●

NEW3250_062-066COVERBushwick.qxp_NEW3250_064-067COVERBushwick.qxp 14/10/13 11:48 Page 66

LOOKÉ Harley Courts, patron de Nooklyn.com, une agence immobilière à l'image du quartier.



Une nouvelle génération est née, qui réinvente l'expérience warholienne

●●● pas d'avoir un seul métier, mais plusieurs », décrypte Katie Hillier, une « anthropologue du Net » (oui, c'est un vrai métier !) qui étudie les comportements des internautes pour le compte d'un cabinet de conseil. Ici, l'on est agent immobilier et styliste de mode pour chats et photographe de rue et joueur de cithare. C'est aussi une génération qui ne veut pas forcément faire carrière, mais plutôt explorer toutes les nouvelles possibilités auxquelles le Net donne accès – quitte à se planter et recommencer à zéro. Elle estime, aussi, qu'elle peut changer le monde en vertu du principe DIY, *Do It Yourself !* (faites-le vous-même !) », conclut notre anthropologue trentenaire, qui, après le travail, s'adonne au stylisme et à la photographie.

Mais voici que, déjà, la sociologie de Bushwick change. Venues des beaux quartiers, de jeunes « modeuses » à l'allure de Sarah Jessica Parker (*Sex in the City*) courent, chaque week-end, les galeries de Bushwick. Mieux : il y a quelques mois, Hillary et Bill Clinton sont venus s'encanailler chez Roberta's, la table en vogue de Bogart Street. Embourgeoisement en vue ! Sous la pression de la demande immobilière, le prix des deux-pièces est passé de 1 600 à 2 200 dollars en l'espace de quatre ans. « On commence à voir les gens du cinéma, de la télé et de la mode remplacer les artistes », note, fataliste, la prof des beaux-arts Lisa Corinne Davis. A la recherche du prochain eldorado, certains pionniers – ces mêmes artistes, évidemment – s'aventurent déjà dans d'autres faubourgs, encore inexplorés, de l'immense jungle de Brooklyn. Toujours plus loin de Manhattan… ● **A. G.**

NEW3250_068COVERchealseapeaksqxp.qxp_NEW3250_068COVERchealseapeaksqxp.qxp 14/10/13 11:49 Page 68

SWING Les golfeurs disposent d'un practice de 182 mètres de longueur.

Partie de golf à Manhattan

Taper dans la petite balle en plein New York ? C'est possible au complexe Chelsea Piers, le plus grand club sportif de la ville. Et à coup sûr le plus branché.

Par **Axel Gyldén**

« **Au début, tout le monde** nous a pris pour des cinglés. » Lorsque, en 1995, Tom A. Bernstein et ses deux associés se mettent en tête de construire un mégaclub de sport en lieu et place de trois embarcadères désaffectés au sud-ouest de Manhattan (à l'endroit exact où aurait dû accoster le *Titanic !),* tous les investisseurs de New York s'imaginent que ces trois anciens élèves de Yale sont tombés sur la tête. « Non seulement les moqueurs affirmaient qu'aucune banque ne financerait notre projet mais, de plus, ils disaient qu'au cas improbable où l'une d'elles serait assez folle pour le faire, aucun New-Yorkais ne serait assez dingo pour s'aventurer dans cette partie malfamée et décadente du Lower West Side », raconte le boss de Chelsea Piers, qui préside, par ailleurs, le Mémorial de l'Holocauste de Washington, où Barack Obama l'a nommé en 2010.

Presque vingt ans et 150 millions de dollars d'investissement plus tard, les « Embarcadères de Chelsea » se sont transformés en une fabuleuse *success story* au cœur de ce qui est devenu l'un des quartiers le plus huppés de la ville (Chelsea) avec restaurants à la mode, boutiques de luxe et immeubles d'habitation signés Frank Gehry et Jean Nouvel. « Nous avons été l'étincelle qui a relancé le Lower West Side », dit tranquillement ce visionnaire, dont ce n'est pas la première réussite professionnelle : dans une vie antérieure, il dirigeait la maison de production cinématographique Silver Screen, à l'origine du succès populaire de *Pretty Woman* et de tant d'autres films.

Avec 5 000 membres, le club tourne à plein régime dans une ambiance décontractée et dénuée de snobisme malgré la présence de quelques « people » tels que Katie Holmes et son ex Tom Cruise, le chanteur Usher, ou encore Robert De Niro. Ses équipements ? Un practice de golf de 182 mètres de longueur, une piste d'athlétisme, trois terrains de basket, un de bowling et un autre de beach-volley, deux patinoires, un ring de boxe, une piscine de 25 mètres avec un *« deck »* de repos en bordure de la rivière Hudson, des machines de fitness à gogo, des salles de yoga, un mur d'escalade… et on en oublie.

« Chelsea Piers est venu combler une demande qui correspondait au nouveau *lifestyle* des New-Yorkais, de plus en plus soucieux de leur apparence, adeptes de sport et axés sur la nourriture bio », poursuit le francophile Bernstein, qui possède une maison de vacances sur l'île de Ré. « Nous faisons 3 millions d'entrées par an, précise fièrement le président de Chelsea Piers. C'est mieux que le club de base-ball des New York Yankees. » Pas si mal, pour un projet cinglé ! ●

NEW3250_070-072COVERsiliconAlley.qxp_NEW3250_070-072COVERsiliconAlley.qxp 14/10/13 11:49 Page 70

INGÉNIEUX Artem Petakov et Saeju Jeong, fondateurs de Noom, une start-up de 40 salariés.

Les pépites de la Silicon Alley

Sur les traces de la mythique « Valley » californienne, New York a investi massivement dans le high-tech. Une pépinière d'entreprises en plein boom, devenue son deuxième fleuron économique… après Wall Street !

Par **Philippe Coste**

Ce 30 septembre, Twitter bruisse de noms d'oiseau. Les employés d'Aereo, un fleuron de la télé sur Internet, ont reçu un message des plus désobligeants de leur concurrent, Movieon, basé à Los Angeles, les accusant d'avoir piraté leur site de films à la demande. Virginia Lam, porte-parole de la start-up new-yorkaise, lève, en signe de démenti, des yeux las vers les hauts plafonds de leur siège social, au cinquième étage d'une ancienne imprimerie du quartier du Queens.

Le business de la Silicon Alley, cœur techno de New York, n'a jamais été si prometteur, mais il n'est plus de tout repos : fondée en 2011 par l'ingénieur indien Chet Kanojia, la firme a déjà dû débouter 17 chaînes de télévision de leurs plaintes en justice pour atteintes aux droits du copyright. Si elle annonce un plan d'expansion dans 22 villes américaines, elle entend rester à New York, à portée de métro de son premier bailleur de fonds, le géant du multimédia Barry Diller.

« Silicon Alley, ce n'est plus un lieu depuis des lustres, précise Virginia Lam, mais un concept, l'idée d'une famille d'entreprises des technologies de l'information disséminée dans la ville. » Le temps n'est plus où le terme désignait encore une poignée de start-up suicidaires alignées sur deux blocs de Broadway, près du célèbre Flat Iron Building. Maintenant, le siège « côte Est » de Google occupe un gigantesque immeuble de 20 000 mètres carrés sur la 8e Avenue, dans Chelsea. Tumblr règne sur la 21e Rue, et Facebook confie à l'architecte Frank Gehry l'aménagement d'un colossal centre d'ingénierie près de Grand Central Station.

Plus de mille nouvelles entreprises se sont installées depuis cinq ans aux quatre coins de la mégalopole : à SoHo, dans le Lower East Side ou le East Village ; ou encore de l'autre côté du Manhattan Bridge, à Dumbo, dans les usines désaffectées du Queens et ailleurs encore, au beau milieu de l'immense *borough* (arrondissement) de Brooklyn.

Le temps est révolu, aussi, où la simple mention de l'« Alley » faisait pouffer de rire les seigneurs californiens de la mythique « Valley ». Selon un rapport publié en septembre par la mairie de New York, le secteur techno-info est devenu, avec quelque 100 000 salariés et 30 milliards de dollars de salaires, le deuxième secteur économique de la ville après Wall Street ! La finance affiche toujours une masse salariale trois fois plus importante, mais c'est la « tech », qui, depuis la crise de 2008, a engendré l'essentiel de la croissance économique de New York. Elle a assuré à elle seule le tiers des créations d'emplois du secteur privé, soit 26 000 jobs disséminés dans les services, les médias, la banque et les start-up, et près de 6 milliards de dollars de pouvoir d'achat supplémentaires dépensés sur place. Sans ce coup de fouet providentiel, l'économie new-yorkaise aurait, comme le reste du pays depuis le désastre des *subprimes*, connu une régression de 3 % des embauches. Au lieu de cela, son marché du travail a crû de 4 % pendant cette période.

La « techno » a sauvé Big Apple d'une récession

La « techno » a donc sauvé Big Apple d'une récession. Elle lui a aussi permis de ravir à Boston, creuset de l'ingénierie américaine et fief du vénéré Massachusetts Institute of Technology (MIT), sa deuxième place derrière le pionnier californien. New York peut même se vanter d'une hausse de près de 40 % du nombre de financements de capital-risque depuis 2008.

« On n'imagine pas meilleur endroit pour attirer les talents »

Faute d'une tradition d'ingénierie, la Silicon Alley n'inventera pas de sitôt le prochain iPhone, ou le hardware du siècle. Mais elle sait appliquer le génie informatique à ses métiers traditionnels, les médias et l'édition, dont elle est la capitale, le marketing, les services et la mode, voire le fitness et la santé *(voir page 72)*. Débarqués d'un autre monde, à la fin des années 1990, les investisseurs californiens venus financer les « dot.com » new-yorkais y ont laissé leur chemise dans le désastre de 2000. Et avaient promis de ne plus revenir. « Il a fallu attendre presque une décennie pour que naisse un vrai réseau de financement, issu, cette fois, de la ville même de New York, se souvient Eric Hippeau, l'un des associés de Lerer Ventures, potentat du capital-risque. Il ne restait ensuite qu'à trouver des talents. »

Comme souvent aux Etats-Unis, la « destruction créatrice » a produit le miracle. L'effondrement de Wall Street en 2008, suivi d'une réduction de 13 milliards de dollars de ses salaires, a entraîné la ruée de ses ingénieurs systèmes, de ses jeunes businessmen vers les start-up. Un réseau, un « écosystème » sérieux, encore inexistant en 2006, s'est formé, capable d'accueillir de nouvelles vocations.

Ensuite, on pouvait aussi compter sur la magie de New York. « Une ville universitaire, jeune, peuplée de •••

CONVIVIAL Chez Noom, les repas (bio) se prennent « en famille ».

NEW3250_074COVERbronx.qxp_NEW3250_074COVERbronx.qxp 14/10/13 11:50 Page 74

IMAGE « Ici, ce n'est pas comme au cinéma», plaide Renee Lewis, hôtesse d'accueil et styliste.

Le Bronx sort du ghetto

C'est le New York des minorités sensibles. Mais malgré l'image qui lui colle à la peau, il présente un visage plus avenant qu'autrefois.

Par **Axel Gyldén**

Une méchante réputation poursuit ce *borough* (arrondissement) jusqu'au-delà des océans. De notre côté de l'Atlantique, on dit « c'est le Bronx » comme on dirait « c'est la jungle ». Aux Etats-Unis, c'est à peine mieux : *« the Bronx cheer »* (« l'applaudissement du Bronx ») désigne les huées d'un public adressées à une équipe sportive. Pourtant le Bronx a changé. Comme ailleurs à New York, la criminalité a reculé. Et si certaines portions du South Bronx demeurent connues pour leur taux de chômage affolant et leur prostitution rampante, la plupart des quartiers abritent, comme dans les années 1930 à 1950, une classe moyenne industrieuse, principalement d'origine immigrée.

Selon l'historien de New York Kenneth T. Jackson, « le Bronx demeure l'antichambre de la réussite » : « C'est ici que de nombreux immigrants ambitieux commencent leur ascension sociale », dit-il au sujet du *borough* le moins riche de New York, où les Latinos (53 % des habitants) et les Noirs (31 %) prédominent.

D'origine jamaïquaine, Renee Lewis est une de ces « Bronxites » (habitants du Bronx) qui font quotidiennement une heure en métro pour se rendre à Manhattan. Là, cette mère de famille exerce deux métiers : hôtesse d'accueil dans un restaurant branché de Harlem, le Red Rooster, et styliste. « Le milieu de la mode, à Manhattan, est tellement concurrentiel que j'ai choisi une "niche" », dit cette fashion consultante spécialisée dans les conseils vestimentaires aux anciens obèses. « Je les aide à définir leur nouveau look et à renouveler leur garde-robe en les guidant dans leur shopping. Si l'activité décolle vraiment, je créerai mon entreprise. »

Tout comme les clients de Renee Lewis, le Bronx se mobilise pour améliorer son image. La mairie du *borough* sponsorise des événements comme le « Tour du Bronx » à vélo. Et des sites Internet, comme Ilovethebronx.com, promeuvent le tourisme local. Résultat, le Bronx n'est plus systématiquement associé à l'image négative véhiculée par des films comme *Fort Apache the Bronx* (1981), avec Paul Newman, ou *Jackie Chan dans le Bronx* (1995).

« Ici, ce n'est pas comme au cinéma, plaide Renee Lewis. Il y a des restaurants, des grands magasins comme Macy's et des écoles qui fonctionnent. Il y a le stade [de baseball] des Yankees, le zoo et le jardin botanique de New York. *Hey man,* n'oublie pas qu'avant de faire le tour du monde le hip-hop est né dans nos rues. » ●

NEW3250_076-078COVERkoreatown.qxp_NEW3250_076-078COVERkoreatown.qxp 14/10/13 11:50 Page 76

Koreatown ne dort jamais

Alors que Chinatown, plus au sud, se couche tôt, la 32e Rue reste ouverte jusqu'au bout de la nuit. Restaurants, karaokés... le quartier coréen affiche enfin la réussite d'une communauté jusqu'ici très discrète. La dernière coqueluche new-yorkaise.

Par **Axel Gyldén**

C'est une rue à laquelle les touristes ne prêtent pas toujours attention. Avec ses enseignes exotiques, ses clubs de karaoké et ses restaurants-barbecues ouverts toute la nuit, la « 32nd Street » conduit pourtant ceux qui s'y aventurent jusqu'au plus profond de l'Asie. A l'ombre de l'Empire State Building, entre Broadway et la 5e Avenue, nous voici à « Koreatown », ou « K-town » [prononcer « quai-town »]. Un Séoul miniature à quinze heures d'avion de la Corée du Sud !

A l'heure où, plus au sud, Chinatown éteint ses lampions – assez tôt, à vrai dire –, les néons accrochés aux immeubles illuminent, pour longtemps encore, les 250 mètres de trottoirs les plus animés de Manhattan. Pour paraphraser Liza Minnelli ou Frank Sinatra chantant *New York, New York*, la 32e Rue est la seule *« that never sleeps »* (« qui ne dort jamais »).

« Il est établi qu'au sein de l'OCDE les Coréens sont les plus gros bosseurs, explique avec assurance Saeju Jeong, patron de la start-up Noom *(voir page 70)*. Alors, il nous arrive de conclure notre journée de boulot, à 3 heures du matin, par un moment de détente avec un karaoké endiablé au cœur de Koreatown. On chante, on boit, on s'abandonne un peu. »

Tout comme la communauté coréenne, très discrète, cette artère de Midtown a été longtemps ignorée. Ces jours-ci, elle émerge de l'anonymat. Non pas grâce à l'insaisissable secrétaire général des Nations unies, Ban Ki-moon, qui s'y rend régulièrement et dont le bureau se trouve à quelques pâtés d'immeubles de là. Mais plutôt grâce à la seconde génération d'immigrants, dont la réussite éclate aujourd'hui au grand jour. Leurs parents tenaient des pressings et des épiceries au coin de la rue ; eux sont désormais ingénieurs, chirurgiens, avocats, banquiers, comptables, chefs d'entreprise. Mieux : certains sont célèbres, tels les restaurateurs étoilés David Chang (Momofuku) et Jungsik Yim (Jungsik), Carol Lim, la directrice artistique de Kenzo et cofondatrice de l'enseigne multimarque Opening Ceremony, le designer de mode Richard Chai, l'acteur John Cho ou encore le conseiller scientifique de Barack Obama à la Maison-Blanche Todd Park.

« Issus d'une génération qui a connu la guerre de Corée pendant son enfance et les privations qui se sont ensuivies, nos parents, qui parlaient à peine l'anglais, ont travaillé dur aux Etats-Unis et se sont sacrifiés pour nous », explique Sang Lee, 27 ans, ex-banquier d'investissement chez BNP Paribas et fondateur de Return on Change, une plateforme de levée de fonds pour start-up. « Ils nous ont, aussi, mis une sacrée pression pour que nous soyons les meilleurs à l'école. »

1,7 million de Coréens aux Etats-Unis

Résultat, nombre de Coréano-Américains sont des surdiplômés, à l'image de Celina Lee. Diplôme de droit, de business et de finance en poche, cette hyperactive a ensuite bifurqué vers sa passion, le journalisme. Présentatrice d'un talk-show radiophonique, *Celina Lee's New York, New York*, elle est aussi animatrice de télévision sur une chaîne communautaire et auteur d'un livre sur la réussite des Coréens au pays de l'Oncle Sam. Publié dans sa langue maternelle, son ouvrage fait un tabac à Séoul et vient d'être lancé à New York, à l'occasion d'un cocktail mondain sur un *rooftop* (« terrasse ») où, à la fin de septembre, l'on pouvait croiser tout le gratin coréen de Manhattan. « Pour nous, le rêve américain a vraiment marché, dit Celina Lee entre deux coupes de champagne. Certains d'entre nous sont d'ailleurs des célébrités en Corée. Là-bas, de plus en plus de jeunes, que notre réussite inspire, veulent immigrer aux Etats-Unis. »

Leurs parents tenaient des pressings et des épiceries au coin de la rue

L'histoire des Coréens en Amérique est consécutive à la guerre de Corée. Avec la réforme migratoire de 1965, le flux de migrants s'est accéléré. Ceux-ci se sont d'abord établis à Los Angeles, en Californie, où, l'on •••

KARAOKÉ Moment de détente typique, indispensable pour Sang Lee (à dr.), entrepreneur dans la finance.

NEW3250_080-082COVERmusique.qxp_NEW3250_080-082COVERmusique.qxp 14/10/13 11:51 Page 80

La ville où souffle le show

Comme au temps où Bob Dylan habitait Greenwich Village, au sud de Manhattan, la scène musicale fourmille d'idées nouvelles et de talents prometteurs. Le jour, la nuit, le spectacle continue !

Par **Axel Gyldén**

L'air est doux. Une mélodie s'élève au-dessus du Washington Square, des amoureux s'embrassent sur des bancs, des enfants jouent au ballon. Moment de grâce au cœur de l'été indien… Chaque samedi et dimanche, en toute saison, Colin Huggins transporte son piano à queue dans ce jardin public de Greenwich Village (sud de Manhattan). Et c'est parti pour douze heures de récital, de midi à minuit ! Au programme : Liszt, Rachmaninov, Chopin, Debussy… et, parfois, un air de jazz. *Autumn in New York*, évidemment.

N'allez pas confondre le « *piano man* de Washington Square » avec le premier musicien venu. Ancien pianiste du Metropolitan Opera House et de l'American Ballet Theatre, Colin Huggins a choisi délibérément d'exercer ses talents en plein air, parmi les New-Yorkais. « Je n'aime pas l'idée que le classique soit réservé à une élite », explique le soliste vêtu de noir qui joue ici tous les week-ends depuis six ans, engrangeant ainsi de quoi payer ses factures.

La musique fait partie du *New York state of mind*, l'état d'esprit new-yorkais, tout comme l'envie de réussir dans la vie. De *New York, New York* (Frank Sinatra) à *Coney Island Baby* (Lou Reed) en passant par *Empire State of Mind* (Jay-Z) et *West Side Story* (Leonard Bernstein), elle imprègne la mémoire collective. A Manhattan, elle possède ses lieux de culte, à commencer par le Lincoln Center, l'imposant complexe en marbre et pierres blanches de l'Upper West Side où se produisent, entre autres, le Metropolitan Opera, le New York City Ballet, le New York Philharmonic et un certain nombre de jazzmen.

Des musiciens géniaux venus du monde entier

Ses autres temples se nomment Madison Square Garden – John Lennon y fit sa dernière apparition –, l'Apollo Theater, à Harlem, cher à James Brown, ou encore le mythique Village Vanguard, où les improvisations de John Coltrane et de Charlie Mingus résonnent encore. « Cette ville pense et respire par la musique, juge, en connaisseur le *salsero* cubain Gerardo Contino, qui, après La Havane, n'envisageait rien d'autre que New York pour poursuivre sa carrière. Tu descends dans le métro et, régulièrement, tu tombes sur des musiciens géniaux venus du monde entier. »

C'est sûr : aucune ville au monde ne propose une offre musicale aussi variée. A New York, la Fête de la musique, c'est trois cent soixante-cinq jours par an ! La même semaine, il est possible d'aller écouter la superstar du violoncelle Yo-Yo Ma, l'infatigable saxophoniste de jazz Lou Donaldson, 86 ans (ancien partenaire de Miles Davis), ou le Jamaïquain déjanté Lee Scratch Perry (ancien partenaire de Bob Marley). Fin septembre l'on pouvait aussi assister à la projection du chef-d'œuvre de Stanley Kubrick *2001 : l'Odyssée de l'espace,* accompagné par le New York Philharmonic qui interprétait la BO du film au Lincoln Center ou à l'opéra contemporain *Anna Nicole* – une œuvre lyrique consacrée à l'ex-playmate de *Playboy* Anna Nicole Smith, où les chœurs chantent vibrato : *« You need to get some ti-iiiits »* (Il te faut des ni-choooooons !). Ailleurs, à la même heure, Pedrito Martinez, le meilleur percussionniste du monde, montait sur la petite scène du Guantanamera, un modeste club de la 8e Avenue où Eric Clapton et l'ex-Pink Floyd Roger Waters se rendent de temps en temps pour se ressourcer musicalement auprès du prodige cubain, qui s'y produit régulièrement.

A New York, la Fête de la musique, c'est 365 jours par an !

« Le problème, lorsqu'on sort à New York, c'est que l'on a toujours le sentiment d'avoir raté quelque chose ailleurs », dit Bill Bragin, qui dirige le très populaire Lincoln Center Out of Doors, festival en plein air gratuit, et qui passe pour l'un des meilleurs connaisseurs de la vie musicale locale. « Même moi qui assiste à deux ou trois concerts par soir depuis vingt ans, je suis atteint du syndrome du FoMo [pour *fear of missing out :* la peur d'avoir raté quelque chose] ! »

Ces jours-ci, ce sentiment se généralise. Déjà considérable, l'offre musicale continue de se développer. « Si Londres, au temps des Beatles, ou la Californie, à l'époque des Doors, ont un jour rivalisé avec elle, la Grosse Pomme ne possède aujourd'hui plus de rivale ; musicalement, c'est vraiment ici que ça se passe », estime le diplomate et saxophoniste amateur Arthur Zegelbone, qui suit de près la vie culturelle. Selon certains, l'on assiste à une éclosion de jeunes talents, comparable à celle des années 1960-1970, lorsque Bob Dylan résidait à Greenwich Village et que la scène rock & folk regorgeait d'idées nouvelles.

CONTEMPORAIN Scène de l'opéra consacré à Anna Nicole Smith.

S. BERGER

La « pop de chambre », un nouveau genre…

« Nourrie par la révolution digitale qui donne accès à toutes les musiques, sur iPod, sur YouTube et en streaming, une nouvelle génération de musiciens, imprégnée de toutes les influences qui l'ont précédée, fait tomber les barrières », note Joseph Melillo, le grand manitou de la Brooklyn Academy of Music, qui produit la plupart des spectacles contemporains dont le Tout-New York parle dans les dîners. Plus question, en effet, de faire du rock ou du jazz ou ●●●

NEW3250_084-086COVERfood.qxp_NEW3250_084-086COVERfood.qxp 14/10/13 11:51 Page 84

La Grosse Pomme, star de la fringale

Faire surgir de chaque culture un petit plat remis au goût du jour, entretenir l'appétit en permanence, innover sans tabou alimentaire… la cuisine new-yorkaise n'a pas fini de faire saliver. Tendances et bonnes adresses.

Par **Stéphanie Chayet**

C'est une ville où l'on n'hésite pas à patienter deux heures sur un trottoir pour dîner dans l'un des restaurants qui excitent la blogosphère. Une ville dont les habitants sont capables de se lever à 5 heures du matin pour goûter une viennoiserie si convoitée que les stocks sont parfois épuisés avant l'ouverture des bureaux *(voir notre article sur les Cronut)*. Les chefs y sont considérés comme des rock stars, et leurs œuvres – religieusement facebookées et twittées et instagrammées –, comme des trophées. A New York, la cuisine est un show permanent. « Les gens sont à l'affût des nouveautés qui font le buzz, explique Richard Martin, rédacteur en chef du site Food Republic. On les entend parler de nourriture comme ils parleraient de mode, d'art ou de musique. Faire la queue ne les dérange pas, car c'est une façon de participer au spectacle. »

Le phénomène, qui date d'environ cinq ans, s'est emballé en 2013. *Fish taco ! Cronut ! Umami burger !* Il ne se passe plus une semaine sans qu'un nouvel objet de désir soit désigné aux hordes affamées. Car suivre la tendance n'est plus l'apanage de l'élite : en revisitant le répertoire populaire des snacks américains et des cuisines immigrées, la gastronomie new-yorkaise s'est démocratisée. Quels sont les chefs, les ingrédients et les cuisines qui font courir les « foodies » de la Grosse Pomme ? Zoom sur six tendances incontournables. •

BRANCHÉ Le marché Smorgasburg, au cœur de Brooklyn. Chaque week-end, les New-Yorkais s'y pressent pour grignoter en plein air toutes sortes de snacks.

SANTÉ ! Nouvelle marotte des New-Yorkais, les *« liquid lunches »*, composés de cocktails de fruits et légumes fraîchement pressés. Ici, au Kaffe 1668.

NOUVELLE CUISINE JUIVE

Alors que les enseignes historiques du Lower East Side yiddish s'éteignent les uns après les autres, la gastronomie juive est en train de renaître à Brooklyn, portée par une nouvelle génération. « La cuisine est une composante essentielle de l'identité juive, mais elle n'était plus à la hauteur », constate le restaurateur Noah Bernamoff. Au Mile End, ce trentenaire natif de Montréal réhabilite les préparations traditionnelles des delicatessen canadiens de la grande époque avec les meilleurs ingrédients. Ici, pas de pastrami industriel, mais des viandes locales fumées par ses soins et accompagnées de pickles frais et croquants. A La Vara, la chef Alex Raij ressuscite pour sa part les recettes médiévales des juifs espagnols (le restaurant doit son nom à un périodique en ladino publié dans les années 1920 par des migrants séfarades). A ne pas rater : les pois chiches épicés, les aubergines frites au miel et la paella de vermicelles. Cette nouvelle cuisine juive s'hybride, à Williamsburg, de tradition japonaise : chez Shalom Japan, les chefs Aaron Israel et Sawako Okochi tambouillent des soupes matzo aux nouilles ramen.

Mile End Delicatessen & Sandwich
97A Hoyt Street, Brooklyn, 718-852-7510
53 Bond Street, Manhattan, 212-529-2990
www.mileenddeli.com

La Vara
268 Clinton Street, Brooklyn, 718-422-0065
www.lavarany.com

Shalom Japan
310 South Fourth Street, Brooklyn, 718-388-4012
www.shalomjapannyc.com

PETITES ASSIETTES ENTRE AMIS

Entrée, plat et dessert : à New York, la formule est démodée. Autrefois cantonnée aux bars à tapas espagnols et aux restaurants chinois, l'habitude de picorer collectivement dans une foule d'assiettes émergeant des cuisines en succession arbitraire est devenue la norme des établissements branchés. Nouveau *darling* de la critique, le restaurant Estela n'échappe pas à la règle. Le chef uruguayen Ignacio Mattos y prépare des assemblages créatifs d'ingrédients impeccables, dont chaque tablée convoite le dernier petit morceau.

Estela
47 East Houston Street, 212-219-7693
http://estelanyc.com

LA FOLIE UMAMI

Considéré comme la cinquième saveur fondamentale (avec le sucré, le salé, l'acide et l'amer), l'umami est la raison d'être du glutamate de sodium (GMS), cet additif décrié de la cuisine chinoise bon marché : la propriété de ce goût dont le nom, japonais, signifie « délicieux » est de faire saliver. Heureusement pour les puristes, cette partie de l'acide glutamique existe aussi à l'état naturel dans certains aliments comme le parmesan, les haricots fermentés, les champignons, les bouillons d'algues et de poisson séché. En octobre, un dévot californien de l'umami du nom d'Adam Fleischman a ouvert un bar à burgers entièrement dévolu à la cinquième saveur, et l'on se bouscule pour ses hamburgers aux shiitakés. Le chef David Chang, fondateur des restaurants Momofuku, développe dans son laboratoire de Brooklyn des condiments ultrariches en umami, qu'il